

Joe Legloseur



Retour par Compiègne
et autres nouvelles



Joe Legloseur

Retour par Compiègne
et autres nouvelles

Editions du GFIV

2024

Sommaire

Australia.....	p.4
Le voyage.....	p.7
La journée d'un lecteur.....	p.12
Mauvaise idée.....	p.15
Tentative de description de Madame D.....	p.17
Le refuge.....	p.19
Retour par Compiègne.....	p.22

Australia

Patricia n'avait aucune idée de ce que Ray Davis pouvait raconter dans la chanson des Kinks que diffusait le lecteur de mp3 de l'ordinateur. Elle aimait la mélodie, le refrain surtout qui était suffisamment entré dans sa tête pour qu'elle le fredonne à différents moments de la journée, en faisant la vaisselle, en passant l'aspirateur ou sous la douche. *Sha-la-la-la sha-la-la-la Australia*. Vérification faite sur internet, le texte s'avérait être une parodie de publicité vantant les attraits touristiques de l'Australie.

Les pensées de Patricia s'attardèrent sur la place que les chansons peuvent prendre dans nos vies et plus précisément sur le rôle qu'elles jouent dans l'émergence des souvenirs : la première fois où nous les avons entendues, les rêveries éveillées que nous avons faites en les écoutants, ce qu'elles continuent à réveiller en nous longtemps après. Les chansons possèdent de nombreux pouvoirs : réactiver des ambiances, réveiller des décors avec beaucoup de trous mais assez bien reconstitués dans l'ensemble, faire apparaître des visages flous qui passent et disparaissent comme ils sont venus. Selon une théorie défendue par un jeune scientifique, ce que nous appelons « souvenirs » pourrait s'apparenter à un authentique voyage dans le temps, un voyage « quantique » précisait le scientifique, quel que soit le sens qu'il donnait à ce terme.

La fraîcheur hivernale s'attardait cette année en dépit du soleil aveuglant, contredisant les attentes habituellement associées avec le début du printemps. Patricia tenta une sortie dans le jardin pour aller lire sur une chaise longue mais la chaleur du soleil ne suffisait pas à contrecarrer la morsure de l'air ambiant et au bout de quelque temps, il lui fallut battre en retraite.

Elle s'installa dans la cuisine avec une tasse de thé brûlant. La lumière blanche qui tombait sur ses mains faisait ressortir le réseau de plis qui donnaient à sa peau un aspect de papier froissé. C'est fait, pensa-t-elle. J'ai commencé à être une vieille femme et il n'y a pas de retour en arrière sur le tapis roulant. Plus personne ne dit en apprenant mon âge, même par simple politesse : « Oh, vous ne les faites pas ! » La progression des cheveux blancs avait trouvé sa vitesse de croisière. Patricia avait fait le choix de ne pas avoir recours aux simulacres qui entretiennent plus ou moins efficacement l'illusion d'un ralentissement du processus. Elle se disait qu'il fallait accepter ce phénomène universel. Mais les sillons verticaux qui se creusaient au-dessus de la lèvre supérieure lui faisaient parfois horreur le matin lorsque l'éclairage de la salle de bain se comportait sans aucun égard.

Elle avait trouvé la veille au soir, en consultant ses mails, un message assez long d'Olivia, une amie rencontrée au collège, la seule de l'époque de l'adolescence qu'elle ait ensuite revue régulièrement. Depuis qu'elle avait quitté Paris pour s'installer en Bretagne, Patricia ne l'avait pas revue et ne lui avait pas donné de nouvelles ; elle ne savait pas pourquoi précisément. Il s'agissait d'une attitude de l'ordre du réflexe de survie sur lequel elle n'avait pas pris.

La dernière rencontre entre elles remontait à une dizaine d'années. Cela se passait dans un café près du Centre Pompidou. Patricia avait raconté le conflit qui l'avait opposée à son chef d'établissement et comment elle avait choisi de fuir en demandant sa mutation. A l'époque, elle pensait qu'elle reviendrait régulièrement à Paris. Et puis lorsqu'elle s'était éloignée, elle n'avait pas ressenti le besoin de se retourner et de revenir en arrière. La coupure s'était imposée comme une évidence.

Dans son message, Olivia avait noté que la vie de Patricia était « marquée par les ruptures », ajoutant, avec un sens de l'humour un peu grinçant, qu'elle en était « un exemple vivant ». Le mot « ruptures » était resté vide de sens sur le coup, comme cela se produit parfois lorsqu'un point sensible est touché. Il lui fallait reconnaître que c'était la vérité. Personne ne vous connaît mieux qu'une amie d'enfance.

Sandra se leva pour faire chauffer de l'eau et se refaire du café. Bien qu'elle ait cessé de fumer depuis quatre ans, elle eut pendant quelques minutes une forte envie de faire voler de la fumée dans la lumière en ne pensant à rien de précis. Elle dû se contenter de la buée sortant de la bouilloire. En regardant la pendule, elle constata qu'il était déjà plus de dix heures et elle se dit que la journée qui venait ne serait probablement pas très productive.

« J'ai beaucoup pensé à toi ces derniers jours », lui avait écrit Olivia. Elle avait également pensé à Olivia ces derniers jours. A force de se côtoyer depuis l'âge de treize ans, elles communiquaient à distance selon des réseaux inconnus à ce jour. A toutes les étapes de leur existence, elles s'étaient arrangées pour ne pas se perdre complètement de vue. Les occasions d'éloignement (couples, mariages, enfants) avaient toutes été contournées. Finalement, on était rarement resté plus de quelques mois sans se voir. En ce sens, le temps écoulé (près de dix ans) constituait bien une rupture. Le mot résonnait d'une façon étrange il commençait lentement à clignoter comme une évidence.

Sha-la-la-la sha-la-la-la Australia

A la différence de Patricia, Olivia était restée proche de sa famille. Après la naissance de sa fille qui avait maintenant 34 ans, Patricia avait coupé les ponts de manière définitive avec parents, sœur, oncles, tatas, cousins-cousines et le reste. Il n'y avait aucune chance qu'elle les revoie un jour parce qu'ils étaient presque tous morts entre-temps à l'exception d'une grande sœur avec qui elle était en contact à distance au sujet d'une affaire d'héritage pas très claire.

Dans son message, Olivia évoquait la région où Patricia et Olivia vivaient lorsqu'elles s'étaient rencontrées dans un collège près de la frontière entre l'Aisne et la Seine et Marne. Patricia n'avait pas remis les pieds dans cette région depuis une trentaine d'années et elle n'avait pas l'intention de le faire.

Elle n'avait pas répondu au message qui se terminait par une invitation à se revoir. Pendant quelques jours, des souvenirs avaient défilé à la manière dont on pense à une personne lorsqu'on sait qu'on ne la reverra très probablement jamais. Olivia avait raison sur ce point : Patricia avait souvent ressenti le sentiment du « plus jamais » qui accompagne les ruptures définitives, que ce soit avec des gens, des lieux, des villes, des activités. A chaque fois, une intense sensation de libération se mêlait toujours à la mélancolie.

Le chien qui s'était réveillé de sa sieste la fit sortir de ses pensées. Il attirait l'attention pour déclencher le départ de la promenade. Patricia se leva, ce qui déclencha un aboiement de joie et d'excitation. Les chiens nous aident à les rejoindre dans le présent lorsque nous nous laissons dériver un peu trop loin de la rive.

Patricia se leva, s'habilla et pris la laisse pour sortir. Un peu plus tard, en la voyant passer dans la rue, nul n'aurait pu deviner qu'elle revenait d'un voyage éclair dans l'espace-temps.

Juste une dame qui promène son chien en chantonnant.

« *Sha-la-la-la sha-la-la-la Australia* ».

Le voyage

Quelque chose avait tiré David Dumont de son sommeil, peut-être un rêve désagréable ou bien un bruit strident comme en font parfois les roues des trains ou encore la fraîcheur qui envahissait soudainement le wagon à la tombée du soir.

La lumière avait baissé laissant place à une demi-pénombre. David Dumont tenta d'évaluer le temps écoulé entre le moment où il s'était endormi et son brusque réveil mais il ne parvint à aucun résultat concluant. Il se tourna vers la vitre et regarda pendant quelques minutes le paysage qui défilait : des champs détrempés, des arbres agités par de violentes bourrasques, des hangars à l'abandon. David Dumont se retourna brusquement et balaya du regard les banquettes situées à l'arrière du wagon. Les passagers qu'il avait l'intention d'interroger afin de savoir si le train avait dépassé sa gare de destination pendant qu'il somnolait avaient tous disparu. Trois personnes étaient pourtant bien assises à cet endroit avant qu'il sombre dans le sommeil. Il se souvenait assez précisément d'une femme aux cheveux gris qui lisait le dernier numéro de *Paris Match* dont la couverture entièrement noire montrait un portrait de Jackie Kennedy avec des lunettes de soleil vue de profil. Sur la banquette située à droite, un homme élégant portait un petit chapeau noir et un nœud papillon de la même couleur. Il semblait habillé pour se rendre à un enterrement ou peut-être un mariage. Une rangée plus loin, près de la portière, une jeune fille coiffée à la manière de Sylvie Vartan et vêtue d'une robe bleu ciel mangeait des bonbons en feuilletant *Salut les copains*. Ces personnes étaient apparemment descendues lors d'un arrêt et aucun autre passager n'était monté.

David Dumont était seul dans le wagon.

La nuit tomba d'un coup ; les lumières du plafonnier s'allumèrent et David Dumont cligna des yeux. Il aperçut son visage dans le reflet de la vitre. C'était celui d'un homme qui n'avait pas encore atteint la quarantaine et dont les poches sous les yeux laissaient à penser qu'il n'avait pas assez dormi ces derniers temps. Absorbé dans ses pensées, il ne remarqua pas immédiatement que beaucoup de détails avaient changé dans le wagon. Presque tout, à l'exception du fait que le train roulait toujours sur des rails.

Il était parti de Paris le 7 décembre 1963 à 14 heures trente. Six mois s'étaient écoulés depuis son premier voyage à Nanove. Comme aujourd'hui, il avait alors noté sur un bout de papier l'adresse à laquelle il devait se rendre. A l'arrivée, il avait pris un taxi qui l'avait conduit depuis la gare jusqu'à une vaste demeure à laquelle on accédait par une allée bordée d'arbres et l'avait déposé dans une cour pavée où une dizaine de véhicules étaient garés. La fête battait son plein. Par la fenêtre violemment éclairée on pouvait voir des silhouettes danser au rythme d'une chanson anglaise. On entendait des cris assez semblables à ceux qu'on peut entendre dans les fêtes foraines. Parvenu en haut de l'escalier de pierre qui menait à la grande porte d'entrée, David avait vu une jeune femme blonde qui fumait une cigarette accoudée à la rambarde. Au

moment où il arrivait à sa hauteur, elle s'était retournée pour le regarder comme si elle attendait quelqu'un. Il avait ressenti le choc discret qu'on éprouve lorsque nous pensons reconnaître une personne sans parvenir à retrouver le contexte du premier contact. La jeune femme avait balayé le nouveau venu du regard pendant quelques instants avant de se détourner pour souffler un long nuage de fumée qui resta quelques instants en suspension dans l'air glacial avant de se dissiper. Elle était ensuite entrée rejoindre la fête. David lui avait emboîté le pas. Il avait pénétré à son tour dans la vaste salle où une cohue se pressait. Tout l'espace disponible était occupé. Des lumières clignotaient en rythme avec la musique très bruyante. Le temps de s'habituer à l'obscurité et de trouver quelques repères, David avait perdu la jeune femme. Comme il commençait à avoir faim et il avait cherché le buffet. Il avait un peu mangé et bu du vin en abondance. Il n'avait pas revu la jeune femme et avait terminé la nuit dans un état d'ivresse avancé. Au petit matin, il s'était retrouvé devant la gare où une voiture l'avait déposé avec un terrible mal de crâne. Il ne se souvenant plus de rien.

Le paysage continuait à défiler derrière la vitre. Des champs, des arbres agités par le vent, des hangars et des bâtiments d'habitation géométrique à toits plats. Il en vit de plus en plus à mesure que le train s'approchait de la ville. Lorsque le train commença à ralentir, David Dumont se leva et tint près de la porte. Le quai défila. Un panneau apparut. On pouvait y lire en lettres blanches sur fond bleu marine : « Nanove ».

Il était arrivé.

Une dizaine de passagers, dont David Dumont, descendirent sur le quai et se dirigèrent vers la sortie en pressant le pas. David s'arrêta pour les observer. Plusieurs personnes marchaient en tenant dans leur main un objet qu'ils regardaient avec une grande attention au risque de heurter un poteau ou buter sur un obstacle. Certains parlaient à voix haute comme s'ils s'adressaient à une personne invisible.

David Dumont plongea la main dans la poche intérieure de sa veste pour prendre le bout de papier où il avait noté l'adresse à laquelle il devait se rendre. Pendant que sa main fouillait sa poche, son regard s'arrêta sur un grand panneau lumineux. D'immenses images aux couleurs vives défilaient, personne ne semblait y prêter attention. Il regarda autour de lui et constata qu'en dehors des voies ferrées, il ne reconnaissait pas ce décor.

Depuis la dernière fois qu'il était venu à Nanove, on avait entièrement refait la décoration de la gare. Elle faisait maintenant penser à un décor de film de science-fiction. Pendant qu'il s'interrogeait sur ces transformations, il avait continué à fouiller dans sa poche intérieure où ses doigts n'avaient pas rencontré le bout de papier qui avait dû tomber dans le wagon ou sur le quai. Pris de vertige, il tituba quelques minutes sur place et s'appuya sur une poutrelle pour ne pas tomber.

Comment pourrait-il se rendre en taxi à la soirée sans adresse ? A cette contrariété venait s'ajouter la perturbation provoquée par l'étrangeté des gens qui circulaient dans la gare. Leur

façon de s'habiller n'était pas celle à laquelle il était habitué. Les imperméables et les par-dessus avaient été remplacés par d'épais anoraks qui leur donnaient l'apparence de bonhommes Michelin. Et surtout, plus inquiétant, il y avait cette manière de marcher en gardant les yeux fixés sur ce petit objet collé à l'oreille ou brandi à hauteur des yeux.

Soudain, une intuition s'imposa en lui comme une évidence. Il partit à la recherche d'un kiosque à journaux. Il s'arrêta devant la vitrine éclairée d'un magasin à l'intérieur duquel on vendait apparemment des magazines et des quotidiens. Il entra, s'approcha de la caisse, prit un exemplaire du *Monde* dans la pile qui se trouvait devant la caisse. Il tendit machinalement la monnaie tout en consultant la première page à la recherche de la date du jour. « Monsieur ! Vous vous êtes trompé. » C'était la voix du marchand de journaux qui lui rendait ses pièces. David Dumont les prit et vérifia. Le compte y était.

Il voulut redonner les pièces mais le commerçant le regarda en fronçant les sourcils.

– Au cas où vous ne seriez pas au courant, les francs n'ont plus cours dans ce pays depuis plus de vingt ans.

David Dumont resta silencieux, l'air hébété.

– Nous n'acceptons que les euros, monsieur, ajouta le marchand d'un ton excédé comme quelqu'un qui trouve que la plaisanterie a assez duré.

David Dumont fut pris à nouveau de vertige. Avant de reposer l'exemplaire du quotidien qu'il ne pouvait payer, il eut le temps de lire la date en petit caractères sous le titre. Il fut à peine surpris de découvrir que le quotidien n'était pas daté du 7 décembre 1963 mais du 15 février 2024. Il prit le chemin de la sortie en zigzagant. Il voulait parler à quelqu'un, entrer en contact avec un passant qui puisse lui dire s'il s'agissait d'un rêve ou s'il était tombé malade, en proie à un délire.

*

Patrick Soifrant regardait l'heure sur l'horloge au-dessus du panneau d'affichage des arrivées de trains. Peu de gens levaient encore les yeux vers l'horloge. Ils avaient l'heure sous les yeux, affichée presque en permanence dans un coin de leur écran de téléphone. Pendant quelques minutes, il se senti vieux, dépassé, en dehors de la course. Passé la soixantaine, nombreux étaient ceux de sa génération qui, comme lui, peinaient un peu dans leurs efforts d'adaptation qu'imposait l'évolution rapide de l'environnement numérique. Le train qu'il attendait, et qui était annoncé avec 25 minutes de retard, venait d'être annulé. Patrick Soifrant se dirigea lentement vers la sortie en se retournant de temps en temps comme si un miracle de dernière minute pouvait encore produire. C'est ainsi qu'il heurta une personne venant en sens inverse.

– Veuillez m'excuser, dit l'homme au regard un peu perdu.

– Non, c'est moi, répondit Patrick. Je ne regardais pas devant moi.

– Je dois vous poser quelques questions. Voilà. Je m'appelle David Dumont et depuis que je suis descendu du train, je suis plongé dans une expérience si inédite et déroutante que j'ai l'impression de devenir fou.

Patrick Soifrant resta muet. Il ne savait quoi répondre à cet homme de taille moyenne dont la coupe de cheveux et surtout les vêtements avaient, en dépit de leur stricte élégance, quelque

chose de désuet. Leur coupe et leur couleur sombre tranchaient avec les doudounes aux couleurs criardes qui passaient autour d'eux.

– Euh, fit Patrick. J'avoue qu'il peut parfois m'arriver, certains jours, en redécouvrant le spectacle autour de nous, de ne pas me sentir très bien.

– Non, il ne s'agit pas de ça. Voici ce qui m'arrive. Je suis monté dans le train le 7 décembre 1963 et j'en suis descendu en février 2024.

– Nous sommes exactement le 15 février 2024, précisa Patrick Soifrant avec un sourire.

– Mais ce n'est pas amusant ! C'est terrible. J'ai l'impression d'être dans un film de science-fiction. Tout a changé, les vêtements, les affiches de publicité et cette gare... J'apprends d'en sortir. Que vais-je trouver dehors ? demanda David Dumont avec une voix angoissée.

– Je peux vous accompagner dehors, dit Patrick.

– Vous vous moquez de moi.

– Pas du tout ! J'essaie de me mettre à votre place.

– Alors vous me croyez ?

– Quelle raison aurais-je de ne pas vous croire ? Il ne viendrait à personne l'idée d'inventer une histoire comme celle-ci.

Les deux hommes se dirigèrent vers la sortie. David Dumont lançait de tous côtés des regards étonnés et inquiets. En franchissant la grande porte qui donnait sur l'esplanade, il stoppa net et resta immobile. La stupeur pouvait se lire sur son visage.

« Soit ce type est un excellent acteur et il simule à merveille, soit il débarque pour de bon dans notre monde. »

Dumont se tourna vers Soifrant.

– Ma question va peut-être vous paraître idiote mais il y a une chose qui m'intrigue.

– Allez-y.

– J'aimerais savoir pourquoi les gens regardent presque tous un petit appareil rectangulaire qu'ils tiennent dans leur main comme ça. Dumont fit le geste de regarder sa main qu'il porta devant ses yeux.

Patrick Soifrant sortit de sa poche son téléphone et le tendit sans dire un mot à son interlocuteur.

– Vous voulez probablement parler de cet objet ?

– C'est cela, oui.

Soifrant retourna le téléphone, intrigué et émerveillé comme un enfant inspectant un jouet.

- Je vais l'allumer pour vous montrer. Vous voyez ? Voilà l'écran. Tiens ! J'ai reçu un SMS. Mon fils m'annonce qu'il a annulé son voyage en raison des retards de train. Il y a des mouvements de grève en ce moment, le trafic est perturbé.

- Sur mon trajet, tout s'est passé normalement.

- Sur la ligne 1963-2023, il n'y a donc aucune perturbation. Il faut dire qu'elle est très peu utilisée, ajouta Soifrant.

Dumont éclata de rire. Soifrant observait ses réactions. Ce regard étranger posé sur le monde lui était hors d'accès et il éprouvait une forme de décalage exotique en se tenant à proximité de ce touriste un peu particulier.

- Alors ? Quel effet cela fait-il ? demanda Soifrant.

- A vrai dire, ce n'est pas très agréable. Tout me paraît d'une laideur choquante.

- Tout ? Vraiment ?

- Les voitures. La manière dont les femmes sont habillées. Les hommes, ce n'est pas mieux.

- Effectivement, l'expérience doit être pénible.

- Vous semblez y être habitué. Je ne sais pas si j'en serais capable.

- Je vous comprends.

- Quel était le but de votre voyage lorsque vous avez pris ce train ?

- Je devais me rendre à une invitation. Une fête d'anniversaire. Mais j'ai égaré l'adresse.

- Nous pourrions peut-être essayer de la chercher si vous me décriviez les lieux.

- Je ne sais pas si j'y tiens tant que ça. J'ai peur de ce que je pourrais trouver sur place.

- Peut-être que vous allez rater une boum des années soixante, une sorte de prolongement temporel de votre voyage en train.

- Je crois que cela me déprimerait encore plus... Il esquissa un geste qui semblait désigner tout ce qui constituait le cadre de leur discussion sur l'esplanade de la gare. Je veux seulement retrouver la vraie vie, celle de 1963 !

Soifrant, après un moment de réflexion, reprit la parole.

- Je ne vois qu'une solution.

- Laquelle ?

- Remonter dans le train et repartir en sens inverse en direction de votre point de départ.

- Qu'est-ce qui me garantit que le voyage me ramènera à la date de mon départ ?

- Il y a une chose que vous ne savez pas. Je suis l'auteur de la nouvelle dont vous êtes le personnage principal. S'il y a une personne en mesure de vous rassurer, c'est bien moi. Et je suis en mesure de vous garantir qu'il n'y aura aucune mauvaise surprise durant le voyage retour.

La journée d'un lecteur

La journée d'un lecteur n'est pas de tout repos.

Prenons un cas tiré au hasard (sous contrôle d'huissier) : celui de Bill Térébenthine.

Réveil vers 8h30. Bill se rend dans la cuisine où il prend un petit déjeuner en silence. La radio qui se trouve sur une étagère au-dessus de l'évier n'est pas allumée. Patrick n'en supporte plus l'écoute au réveil.

Passage par la salle de bain, brossage des dents, passage d'eau froide sur le visage, changement de tenue : on passe un vieux jean et un sweat (sans capuche).

9h30. Bill ouvre l'ordinateur et enclenche la playlist « spéciale lecture » (Satie, Brahms, Chopin, beaucoup de jazz cool, un peu de folk, du blues...). Il se lève du bureau et s'installe dans le fauteuil. Il s'empare d'un volume de la collection *Bouquins* sur la couverture duquel on peut lire *Le Côté de Guermantes* et *Sodome et Gomorrhe*, ouvre le livre avec une certaine avidité et s'engouffre aussitôt dans le salon des Verdurin. Dès les premières lignes, Bill se retrouve plongé dans l'ambiance du petit cénacle qui gravite autour du couple. Rien n'échappe à l'œil exercé et sans complaisance du narrateur habitué des salons mondains. Le souvenir lui revient de la scène lue la veille, lorsque M. Verdun s'est attaqué avec une cruauté glaçante à un timide invité, déclenchant les rires complaisants des convives soulagés de ne pas se trouver dans la situation de la victime. Au moment où Bill reprend sa lecture, Mme Verdurin s'acharne sur le peintre Eltsir, un ancien habitué. Il s'agit de l'accabler afin que son absence ne nuise pas à l'image du salon. Elle accable le déserteur, tout y passe : il a « gâché un joli tempérament de peintre », « l'homme était agréable, mais vulgaire » ; « d'abord, il était sale ! » Et puis, savez-vous que c'est à cause d'une femme qu'Elstir s'est définitivement éloigné du « petit noyau » des fidèles.

Viennent ensuite des considérations ésotériques concernant la préséance entre M. de Charlus, dont c'est la première visite chez les Verdurin et M. de Cambremer, le propriétaire de la maison louée par les Verdurin. M. de Cambremer est marquis tandis M. de Charlus n'est « que baron », comme le fait remarquer M. Verdurin après avoir précisé qu'il n'attachait « aucune importance aux titres de noblesse ». « Permettez, répondit M. de Charlus avec un air de hauteur à M. Verdurin étonné, je suis duc de Brabant, damoiseau de Montargis, prince d'Oléron, de Carency, de Viareggio et des Dunes. D'ailleurs cela ne fait absolument rien. Ne vous tourmentez pas, ajouta-t-il en reprenant son fin sourire, qui s'épanouit sur ces derniers mots : « J'ai tout de suite vu que vous n'aviez pas l'habitude. »

Après avoir passé une partie de la matinée dans ce climat mondain passant, au gré de l'écriture proustienne, du léger au grinçant, Bill déjeune d'un sandwich au fromage en écoutant les informations à la radio.

En début d'après-midi, l'assoupissement le guette. Il a pris l'habitude de retrouver son feuilleton du moment, ce qu'il appelle sa « série », pleine d'aventures, d'action et de rebondissements : *La Chartreuse de Parme*.

Là encore, les questions relatives à l'étiquette sont au centre des préoccupations. Lors d'une entrevue entre Mme Sanseverina et le prince de Parme Ernest IV (personnage inventé par Stendhal), le narrateur nous précise qu'à cette cour « les duchesses, les princesses et les femmes des grands d'Espagne s'assoient seules ; les autres femmes attendent que le prince ou la princesse les y engagent », en ayant toujours « soin de laisser passer un petit intervalle avant de convier les dames à s'asseoir », ceci pour « marquer la différence des rangs ». Mme Sanseverina constate qu'il n'y a « pas d'excès » dans la réception. Le comte Mosca lui en donne la raison. Il s'agit, comme la duchesse vient de Milan, de la crainte « d'avoir l'air d'un provincial en extase devant les grâces d'une belle dame arrivant de la capitale ».

Bill referme le livre en songeant à la construction du roman qui, ainsi que l'ont souligné de nombreux commentateurs, évoque la bataille de Waterloo vue du banc de touche, mais décrit en détails des actions et des intrigues dont Fabrice, le héros, est absent physiquement.

Vers 15h30 Bill ressent le besoin de bouger et simultanément de s'assoupir. Ces envies contraires cohabitent sans que l'une parvienne à s'imposer. Le moment est propice aux réminiscences. Une certaine lassitude favorise les effets de la mémoire involontaire, elle-même activée par l'écho des lectures récentes. C'est le moment idéal pour se rendre dans le séjour, s'asseoir sur un fauteuil éclairé et chauffé par le soleil, prendre un livre de Hardellet et se laisser emporter par sa prose donne accès à un monde magique et pourtant bien réel, à la conjonction du rêve et du souvenir. Délicate alchimie.

Puis vient le moment de la promenade du chien. Retour avant le couvre-feu (la scène se passe pendant de confinement).

On se repose et on boit chaud.

Musique

Lecture : quelques lignes de Michaux. Quelques lignes seulement ? C'est déjà beaucoup. Je parle des textes des *Grandes épreuves de l'esprit*. Dans celui que Roger finit de lire, le poète a contemplé le ciel étoilé après avoir pris du haschisch. Ce n'est pas vraiment le petit joint

relaxant. Avec Michaux, les doses sont extrêmes, tout comme les effets. Brefs, le poète est littéralement happé par l'infini, dématérialisé, spiritualisé. Il a l'air d'apprécier le traitement. Il dit comprendre mieux ceux qui partent méditer en haut des montagnes. « Il y a dans l'espace, dans la distance, quelque chose de particulier pour le méditant. » Il remarque que « la distance, si augmentée qu'elle soit, ne devient jamais monstrueuse mais simplement devient plus purement elle-même. » Ce qui en fait « une voie privilégiée pour la libération. »

La lecture du soir qui laisse Bill rêveur, vaguement méditatif, au moment d'aller préparer le dîner.

La journée du lecteur n'est pas terminée. Une fois couché entre les draps, Bill tend le bras vers la table de nuit et s'empare de l'anthologie de la poésie française de Bernard Delvaille. Il lit quelques poèmes puis s'endort sur un appel au *départ dans l'affection et le bruit neufs*.

Mauvaise idée

Il faut vraiment n'avoir rien de mieux à faire pour chercher sur Internet une photographie d'un très ancien amour de jeunesse. Le pire, pensa Pierre, est encore de parvenir à en trouver une, en outre suffisamment récente pour mettre en valeur le vertigineux passage du temps.

Découvrir par surprise l'aspect d'une personne que l'on n'a pas revue depuis une quarantaine d'années et dont on n'a pas eu l'occasion de suivre la transformation progressive entre la jeunesse et le début de la vieillesse peut s'avérer une expérience traumatisante.

On a beau avoir expérimenté de brusques accélérations temporelles en découvrant subitement le nouveau visage de certains personnages publics (acteurs, chanteurs, politiciens sur le retour), le phénomène prend un aspect différent lorsqu'il s'agit de quelqu'un avec qui on a partagé un moment de sa vie, fut-il relativement bref.

La femme âgée qui riait sur la photographie avait été une jeune fille, cela il le savait de manière certaine ; il avait vécu avec elle deux ou trois ans environ. Il avait ri, mangé, fait l'amour, voyagé dans des pays étrangers avec elle. Ils avaient, comme on dit, « formé un couple ».

On voit peu de choses en regardant une image. Même en la scrutant penché sur l'écran de l'ordinateur, comme Pierre, essayant d'imaginer ce qui n'apparaît pas et n'apparaîtra jamais sur l'écran, ce qui ne sera jamais visible, comme par exemple ses pensées. Est-ce qu'il lui arrivait de repenser à sa jeunesse dans cette chambre au quartier latin où ils passaient des journées entières sur le lit ? En un mot, lui arrivait-il de penser à lui ? Pierre sentait bien que ce n'était pas le cas. Que c'était impossible. Il lui attribuait une pensée de type évolutionniste. La jeunesse, pour elle, c'était la période de l'immaturation, lorsque l'individu se cherche encore en attendant de trouver la voie qui conviendra le mieux à l'épanouissement de sa personnalité. Pierre voyait les choses autrement. Cette période était pour lui celle des super pouvoirs, lorsque toutes les forces sont présentes à l'état virtuel, non utilisées et pour cette raison, intactes et pures. Le reste de la vie dite adulte consistait selon lui à dilapider de manière plus ou moins efficace et judicieuse le trésor initial.

Il y avait donc, selon Pierre, très peu de raisons pour qu'elle soit traversée par quelque chose qui ressemble à de la nostalgie. Elle devait détester ce sentiment. Elle était pragmatique, matérialiste et hédoniste à vingt ans. Pourquoi serait-elle devenue romantique à soixante-cinq ans passés ? Il se la représentait volontariste, décidée à profiter des années qui étaient devant elle sans s'encombrer une seconde de songeries passées.

Sur la photo, elle avait un regard dur en dépit des efforts pour afficher un sourire photogénique. Le genre de personne qui se détache du passé au fur et à mesure en effaçant les souvenirs comme avec une ardoise magique. Ce qui avait pu éventuellement subsister de ses années de jeunesse, de ce climat de bohème et de relative pauvreté, tout avait dû être soigneusement passé

à la déchiqueteuse et dispersé aux quatre vents. Et le pire, c'était qu'elle avait probablement raison : il faut vivre au présent, tous les sages de tous les pays et de toutes les époques l'ont dit.

Pierre avait immédiatement remarqué la disparition de ses cheveux blonds remplacés par des cheveux intégralement blancs. Il parvenait à trouver des points communs entre cette femme et le fantôme aujourd'hui disparu, quelque chose de ressemblant dans la forme du menton, l'arête du nez, mais le masque restait approximatif ; il reprenait les traits du visage avec tant d'écarts. Seul le contexte, une photo de famille prise en compagnie de ses nombreux frères et sœurs devant la propriété familiale, permettait de l'identifier avec certitude.

Hors champ sur la droite, quelqu'un devait faire de l'animation afin de déclencher une convergence des regards et un rire collectif. Elle avait conservé cette manière de cligner qui est celle des yeux des myopes et à laquelle il trouvait du charme. Cette mimique qui lui donnait autrefois un air canaille était devenue une grimace dénuée de fraîcheur. L'expression avait perdu sa dimension érotique ; elle ressemblait maintenant aux sourires mécaniques d'une conseillère bancaire.

Lorsqu'il l'avait connue elle aimait danser, prendre le soleil entièrement nue, manger, faire l'amour.

C'était le côté solaire. Il y avait également une face tourmentée et sombre. A l'époque où Pierre l'avait connue, elle était en échec dans ses études et ne savait pas quoi faire de sa vie. Il avait été surpris en découvrant qu'elle avait des complexes physiques. Elle trouvait que ses seins étaient trop gros. Les poitrines abondantes n'étaient pas à la mode en ces années 70. Elle avait un projet secret qu'elle avait élaboré de longue date. Elle avait rêvé de se faire diminuer les seins chirurgicalement et elle avait mis le programme à exécution dès que la somme nécessaire avait été réunie. Ainsi disparurent sous les coups de bistouri d'un chirurgien qui faisait de l'abattage l'abondante poitrine que Pierre aimait regarder bouger lorsqu'elle sortait ruisselante de la mer et marchait sur la plage dans sa direction, levant les bras pour ramener ses cheveux mouillés en arrière, attirant sur elle les regards masculins.

Avec elle, Pierre avait vu se réaliser toutes les visions qui avaient traversé son imagination enfiévrée d'adolescent lorsqu'il feuilletait les magazines dits « de charme ». Hélas, l'accord sexuel ne suffit pas. La fille de sa première histoire d'amour, celle qui l'avait accompagné sur le chemin du plaisir, qui lui avait brisé le cœur comme dans les chansons, était une conne. Il l'avait connue anticonformiste et l'avait aimée également pour ça (en plus des gros seins et des yeux bleus). Hélas, comme beaucoup d'individus de cette génération, elle s'était écartée des normes pendant les trois ou quatre années pendant lesquelles cet écart était précisément la norme, le passage obligé avant l'âge adulte. Lorsque cette période avait pris fin, elle avait tourné la page et s'était naturellement concentrée sur la recherche d'un mari, le travail, la consommation. Ce revirement impliquait l'oubli du temps passé en compagnie de Pierre. Il était seul à y repenser certains soirs et cette solitude le rendait triste.

Tentative de description de Madame D.

Madame D. semble enfin parvenue, au terme d'un affrontement acharné avec elle-même, à une forme de tromperie idéologique très expérimentée.

Tout chez madame D., même son intention de se mettre en scène et de montrer de l'enthousiasme, se tient par la force obstinée de sa volonté sur une hauteur vertigineuse.

On serait bien en peine de définir madame D.

Jusqu'à preuve du contraire, madame D. n'a jamais dû suivre les gendarmes pieds nus dans la poussière.

Que vous souhaitiez augmenter votre notoriété ou susciter la considération, madame D. diffuse votre message auprès des bonnes personnes, toujours au moment où elles sont le plus réceptives.

Comment rester insensible en entendant madame D. nous parler d'« éprouver notre humanité en relation avec d'autres que soi » ?

Madame D. dit que de nouvelles pratiques managériales doivent être inventées.

Se dire quand même que l'action de madame D., prévisible, inscrite dans des normes et des intérêts qui coïncident avec les nôtres, sera peut-être animée d'une forme de bienveillance à notre égard.

On ne peut dénier à madame D. le talent de savoir varier les supplices.

L'âme de madame D. est exaltée par deux choses : les discours sur les racines chrétiennes de la France et l'extrême fatigue.

Même s'il est bien difficile de parler de madame D., il est possible de retracer historiquement un ensemble de facteurs qui en ont progressivement transformé l'image.

Il y a longtemps que je refuse à madame D. le droit de me persécuter.

Ce fut là ma première découverte à son propos : tout savoir de madame D. c'était la connaître moins.

Le fait que madame D. lise *Du côté de chez Swann* n'est pas un simple détail en passant mais une manière de suggérer que les codes du désir sont des invariants, que 80 % des femmes sont sexuellement attirées par 20 % des hommes et que la violence est inhérente au désir.

Madame D. ne trouve pas de franches lignes directrices dans sa vie. Elle voit des moments de ratage, des hasards heureux ou malheureux, des détails absurdes et surtout un évident manque de cohérence.

Hautaine et morose, madame D. se donne l'air d'une grande dame dont le château est occupé par les ennemis mais qui se sent tout de même chez elle et tient à montrer aux vainqueurs qu'ils sont des intrus.

Le Refuge

Nous sommes près de nous réveiller, lorsque nous rêvons que nous rêvons.

Novalis

- Je ne vois pas de raison de bouger d'ici, dit-il en allumant une cigarette avec une brindille rougeoyante qu'il venait d'extraire du feu.
- Moi non plus, lâche-t-elle après quelques minutes de silence à peine troublées par le crépitement du bois attaqué par les flammes.
- Mon nom est Denis Le Perrec, je suis breton et j'ai tué deux hommes avant de venir me réfugier dans cette maison en compagnie de Valérie, ma compagne, dans l'espoir d'échapper aux milices qui sillonnent la région à notre poursuite.
- Tu déraïlle ou quoi ? Je suis au courant de ce qui nous arrive.
- Toi, oui. Mais le lecteur, lui, n'en sait rien. Il faut lui donner un minimum d'informations.
- Je croyais qu'il fallait éviter, au contraire, d'en dire trop dès les premières lignes. C'est expliqué dans tous les manuels.
- Oh, cette règle-là, c'était avant. Avant la concurrence des écrans et des séries. Lorsque les lecteurs étaient encore capables de s'installer dans un endroit silencieux et de se concentrer plus de dix minutes sur un texte.

Dehors, l'obscurité vient de tomber sur la forêt environnante. Mêlé aux cris des oiseaux de nuit, on distingue des cris de terreur dans le lointain.

La pièce est éclairée par les flammes rougeoyantes du feu. Ils ont mangé quelques restes trouvés dans la maison récemment abandonnée par ses occupants. La pièce est plongée dans l'obscurité. La lumière aurait pu attirer l'attention des miliciens. Et fermer les volets aurait également pu susciter la curiosité dans cette contrée où de très nombreuses habitations ont été désertées par les habitants au moment du coup d'Etat.

- Si on va par-là, il faudrait peut-être parler au lecteur de la guerre civile qui est en train de se dérouler dans le pays, dit Valérie en versant dans un verre le fond d'une bouteille de vin qu'elle vient de trouver cachée sous l'évier dans la cuisine.

Le terme « guerre civile » employé par Valérie n'est pas rigoureusement conforme à la réalité mais c'est ainsi qu'en parlent les journalistes et les commentateurs. Du moins jusqu'à ce qu'une gigantesque panne n'interrompe l'ensemble des communications via internet ou par téléphone.

Depuis maintenant plusieurs mois (comment connaître la date exacte?), l'information dont on dispose repose uniquement sur des récits rapportés de vive voix par des témoins qui ont assisté à des évènements ou, plus souvent, racontés avec plus ou moins de talent et d'imagination par des personnes qui ont entendu parler de tel ou tel fait plus ou moins vraisemblable, rarement vérifiable.

Denis allume une nouvelle cigarette en utilisant le mégot rougeoyant de la précédente. Les ressources alimentaires dont ils viennent de faire l'inventaire en étalant sur la table du séjour tout ce qu'ils ont trouvé dans la maison s'avèrent à peine suffisantes pour tenir cinq ou six jours. Avant de quitter Paris, Denis a pris plusieurs cartouches de *Marlboro* ainsi que deux boîtes de cigares cubains abandonnées par les pillards devant un bureau de tabac en flammes.

Ils fument, silencieux et pensifs, les yeux fixés sur le feu qui décline. Lorsqu'il finit par s'éteindre, Denis se lève et se penche sur Valérie qui commence à s'assoupir dans son fauteuil.

- Viens, lui dit-il. Nous avons besoin de dormir dans un bon lit.

Il l'aide à monter l'escalier qui conduit à l'étage. Là, il y a tout le confort : une chambre avec un lit à deux places, une petite salle de bain, des toilettes au fond du couloir.

*

Par la fenêtre, on peut voir l'aube se lever derrière le bois au bout du champ qui s'étend derrière le jardin. Valérie s'endort immédiatement sans se déshabiller. Allongé à côté d'elle, Denis grille une dernière cigarette en attendant le sommeil. Il croit entendre un coup de feu au loin. Puis il revoit la scène qui s'est déroulée la veille. Alerté par les cris de Valérie qui provenaient de la grange, il avait accouru après avoir saisi le fusil de chasse qu'il avait trouvé dans la maison et dans lequel il avait glissé deux cartouches.

Le premier coup de feu avait emporté une partie du visage de l'homme qui se trouvait sur Valérie, le pantalon baissé. Il avait poussé un cri et gigoté pendant quelques secondes sur le sol en terre battue en crachant du sang. Le silence après un dernier hoquet avait signalé que l'homme était mort. Entre temps, les deux autres types qui se trouvaient là s'étaient dirigés en courant vers la porte de la grange qui était restée entrouverte. La deuxième cartouche atteignit l'un d'eux entre les omoplates. Le troisième avait déjà disparu lorsque Denis était sorti de la grange en rechargeant son fusil. Lorsqu'il était revenu sur ses pas, il avait enjambé le cadavre qui obstruait l'entrée en évitant de regarder celui qui gisait au pied des ballots de paille.

Il pense que toute cette scène n'était qu'un mauvais rêve et peu après, bascule pour de bon dans un mauvais rêve.

*

«Je suis encore vivant et nous sommes aujourd'hui », telle est l'assez banale première pensée de Denis ouvrant les yeux sur un plafond en plâtre légèrement fissuré où pend une lampe qui se réduit à une simple ampoule qui, du reste, ne s'allume pas. La lumière du soleil filtrée par les raies des volets dessine à ce moment précis des lignes géométriques à l'angle du mur opposé à la fenêtre. Valérie dort encore. Denis se lève sans faire de bruit, sort de la chambre et descend

l'escalier. Dans la cuisine, il fait très froid malgré le soleil qui inonde la pièce. Denis prend la grosse boîte d'allumettes sur la table en formica, allume le réchaud et pose une casserole remplie d'eau. Il attend que le bruit de l'eau en train de bouillir donne le signal et verse l'eau chaude sur le filtre à café lorsqu'il entend un bruit de verre brisé dans la salle-à-manger. « Quelqu'un a lancé une pierre à travers une des fenêtres », pense-t-il. Il sort de la cuisine, inspecte le sol de la grande pièce carrelée où ils ont passé la journée et la soirée de la veille et voit des éclats de verres sur le carrelage de l'entrée. La vitre de la porte a un trou en son milieu. Il cherche le projectile qui a occasionné cet impact et découvre un objet métallique au pied de l'escalier. L'objet dégage un peu de fumée. Une odeur âcre envahit le corridor étroit. Denis pense dans un premier temps à un fumigène, puis à une grenade lacrymogène comme en lance la police pour disperser les émeutes jusqu'à ce qu'il constate que ses yeux ne pleurent pas et qu'il y a assez peu de fumée. Il s'approche et s'accroupit pour inspecter l'objet qu'il prend dans sa main. Ses yeux, comme hypnotisés, ne peuvent plus quitter l'objet ; ses membres paralysés ne répondent plus. Il s'agit d'une grenade à main comme en utilise l'armée dans les films de guerre. Denis pense qu'il rêve, peut-être. Il s'attend à se réveiller d'un moment à l'autre puis la déflagration emporte tout.

Retour par Compiègne

1. Déviation

Sur le bas-côté, dans l'herbe jaunie et en partie brûlée, une carcasse de voiture renversée laisse échapper un nuage de fumée.

Peu après la sortie de Villers-sur-Coudun, Jacques vient de tourner brutalement sur la droite pour quitter la D142, appelée couramment Route de Compiègne, pour s'engager sur la D41 en direction de Braisnes-sur-Aronde.

- Pourquoi tu prends par-là ? demande Catherine en baillant.

- Pendant que tu dormais ils ont annoncé à la radio que la route était coupée un peu plus loin ?

- Que se passe-t-il ?

- Ils n'ont pas précisé mais on peut supposer que les combats en cours continuent.

Sifflement des pneus sur l'asphalte de la petite route départementale mal entretenue ou défoncée par les tracteurs.

Le silence s'installe dans l'habitacle tandis qu'ils contemplent d'un air maussade les champs qui s'étendent à perte de vue, la maigre végétation qui défile le long de la route et, au-dessus de la ligne d'horizon, le ciel nuageux qui s'obscurcit avant de basculer dans la nuit. Catherine se mordille la lèvre inférieure comme une collégienne qui vient de recevoir une heure de colle. Son corps est secoué par des secousses nerveuses. Elle est anxieuse et irritable depuis ce matin. Il faut dire que tout le monde l'est plus ou moins. Les russes ont attaqué la Pologne sans prévenir personne, l'Amérique menace de s'en mêler et le pays est traversé par une guerre civile qui n'a plus rien de larvé.

Et par-dessus ce chaos que personne ne feint de comprendre et encore moins de maîtriser, de nouveaux records de températures rendent les régions du sud difficilement habitables tandis qu'au nord, la pluviométrie génère depuis un mois des inondations en chaîne.

Sur le tableau de bord, le robot du GPS les fait sursauter en ordonnant d'une voix métallique de faire demi-tour le plus rapidement possible.

- Détour volontaire, réplique Jacques agacé.

- J'ai compris, répond le robot en utilisant maintenant une voix d'hôtesse, probablement pour détendre l'ambiance après avoir perçu de l'agressivité chez le conducteur. Ne vous inquiétez pas. Je vais calculer un agréable trajet à travers le territoire pour rejoindre Compiègne en effectuant un détour.

- C'est ça. Et si tu pouvais la fermer ce serait parfait.

Fin de la conversation.

Il est temps de présenter Jacques et Catherine, couple petit bourgeois assez banal s'efforçant de conserver ses habitudes et un confort relatif dans un monde où la classe moyenne supérieure

perd chaque jour un peu de terrain. Un couple ordinaire en pleine crise de la quarantaine comme on peut en voir dans les films. Deux individus ne parvenant plus à communiquer réalisant que sans l'aide du langage on ne peut pas construire des histoires. Les choses se mettent alors à s'effilocher comme si le fil qui les reliait avait été perdu.

Le weekend à la campagne sans les enfants était une tentative pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être encore. Le climat qui régnait dans le pays ne les aidait pas à aller vers la sérénité. Les informations faisaient état de violents combats opposant des groupes mal identifiés aux motivations diverses : la protection de la nature contre les assauts des bulldozers pour les uns, la défense de la race blanche contre les invasions extra-européennes pour les autres. Le combat faisait rage entre ceux qui voulaient lutter contre l'autorité de l'Etat néo-libéral et ceux qui cherchaient à rétablir l'ordre en combattant les éco-terroristes et le wokisme. Certains, il est vrai, ne se souciaient pas de grands idéaux et profitaient de la confusion ambiante pour piller tout ce qu'ils pouvaient trouver dans les vitrines de la société de consommation. Les affrontements qui se déroulaient non loin la maison de campagne de Jacques et Catherine avaient eu pour seule conséquence une coupure d'électricité qui avait duré pendant tout leur séjour.

Comme à son habitude, Catherine avait anticipé et organisé. Elle était descendue du grenier avec des bougies et un vieux camping gaz en état de marche. Le premier soir, dans la lumière vacillante aux reflets orangés, Jacques avait eu la sensation de se retrouver dans le monde décrit par Balzac et les romanciers du 19^{ème} siècle.

La voix du robot tire brutalement Jacques de ses pensées pour annoncer que le véhicule circule à présent sur la D73.

Les villages traversés portent les stigmates des affrontements récents : mairies incendiées, commerces mis à sac, bars-tabacs pillés et monuments vandalisés. Les lieux sont à présent déserts et silencieux, comme si toute forme de vie s'était repliée dans un lieu tenu secret pour s'abriter de la folie ambiante.

Les murs sont couverts de graffitis qui se chevauchent et parfois se répondent dans un dialogue qui fait échos aux affrontements violents des groupes en présence. « ZAD PARTOUT » revient souvent de même que « LE FOV VAINCRA ».

- C'est quoi, le FOV ?

- Front de l'Ordre et des Valeurs.

- Si on m'avait dit que ce genre d'ambiance finirait un jour par paraître banale, remarque Catherine songeuse.

- On s'habitue plus aisément aux choses lorsqu'elles se répètent.

- Epargne-moi ta philosophie de comptoir, s'il te plaît.

- Nous sommes déjà passés par ici, dit Jacques. Ce qui signifie que nous tournons en rond depuis tout à l'heure ; je crois que le GPS nous a abandonnés à notre sort.

- Et voilà. Cela t'apprendra à mal lui parler.

- Je ne crois pas à la susceptibilité des machines. Il s'agit plus probablement d'un problème de transmission par satellite. Il paraît que les russes en ont détruit une grande quantité.

La nuit tombe ; c'est la pleine lune - et ce détail n'est jamais totalement anodin même pour qui affiche une grande défiance à l'égard des superstitions.

Catherine s'affaire soudain sur son smartphone et s'exclame :

- Ah ! Des infos.

- Alors ?

- Elle lit : « De violents combats sont toujours en cours dans le secteur de la forêt de Compiègne où règne la plus grande confusion. Le campement de la ZAC qui s'est installée depuis plus de trois mois entre les arbres qu'elle prétend défendre a été pris d'assaut ce matin vers 7 heures par les troupes de la « Fraction Ordre et Valeurs », l'armée privée du milliardaire Laurent Ballarat. Il est très difficile de savoir avec précision ce qui est en train de se passer. L'accès à la zone de combat est interdit par la gendarmerie. »

- Ballarat contrôle plus de 80% des médias d'information, commente Jacques. Il peut imposer sa version des événements, à savoir que les zadistes, qualifiés d'éco-nazis, répandent le chaos et la terreur et que les braves commandos de la FOV aidés par des gendarmes complaisants tentent de rétablir l'ordre et le calme.

La lumière des phares éclaire les arbres de chaque côté de la route qui file en ligne droite.

- Nous traversons la forêt de Compiègne, cinquième forêt domaniale de France métropolitaine par sa taille, dit Jacques. Et personne n'a encore tenté de nous arrêter.

Le plus difficile dans un monde sorti de ses rails est de prendre la mesure exacte du déraillement, l'amplitude de l'écart entre ce que fut la réalité disparue et celle qui s'est installée à l'occasion du basculement en cours. Toutes les périodes destinées à finir sous l'appellation « de transition » dans les livres d'histoire ont été vécues ainsi par des populations mal informées, condamnées à interpréter comme elles le pouvaient les signes qui se présentaient.

- Qu'allons-nous devenir au milieu de ce bordel ? demande Catherine.

- Et bien je propose que nous entamions une nouvelle page dans un nouveau chapitre qui va s'ouvrir à nous, avec des surprises, des retournements de situation et quelques coups de théâtre.

2. Retour en arrière.

La pluie était tombée sans interruption du premier au dernier jour de leur séjour. La coupure des communications avait eu un effet positif : l'interruption du flux d'informations anxiogènes avait probablement contribué au climat détendu qui avait régné durant ces quelques jours de repos. Dans la maison humide et mal chauffée, ils eurent souvent le sentiment de sortir du cours ordinaire des choses, comme s'ils s'étaient retrouvés dans un endroit abrité où le temps ne pouvait pas accéder.

Dès son arrivée, Jacques avait fouillé dans une armoire où se trouvaient des vieux livres policiers publiés au vingtième siècle aux éditions du Fleuve Noir. Il avait sélectionné cinq romans signés Paul Kenny et s'était installé dans un fauteuil qu'il avait placé sous une fenêtre afin de disposer d'une lumière suffisante. Il avait plongé dans "Casse-tête pour Coplan" après avoir admiré la couverture illustrée par Michel Gourdon et n'en avait émergé qu'à la tombée

de la nuit lorsque Catherine l'invita à venir voir passer un char d'assaut escorté par deux autres véhicules militaires sur la petite route devant la maison.

Catherine, qui ne pouvait rester inactive plus de dix minutes, s'était lancée dans d'intenses travaux de décoration. Sur la grande table de la salle à manger, elle avait étalé quantité d'outils (ciseaux, marteau, agrafeuse, clous...) et s'agitait en faisant beaucoup de bruit ce qui ne gênait nullement Jacques qui lut d'affilée *Coplan fait peau neuve*, *Coplan sur la corde raide*, *Guet-apens pour FX-18* et *Coplan à l'affût*.

N'ayant plus aucun ouvrage à lire, il entreprit d'en écrire un.

Il se prépara d'abord en se concentrant pendant quelques temps sur le personnage qu'il souhaitait incarner : celui d'un romancier des années 60 payé (assez mal) par les éditions Fleuve Noir pour fournir à flux continu des livres susceptibles d'être lus le temps d'un voyage en train ou d'un aller-retour. Le cahier des charges était clair : une intrigue liée à l'espionnage dans climat de guerre froide, de l'action, des bagarres, des cadavres et du mystère sans oublier quelques touches d'érotisme.

Tout à sa rêverie, il n'entendait pas Catherine lui parler avec exaltation de ses idées de décoration pour la maison. Jacques était avec son héros, lancé dans une nouvelle aventure pleine de rebondissements et de coups de théâtre.

Le début lui vint comme dans un rêve.

Il commença par taper le titre sur les touches du clavier de l'ordinateur : « Coup fourré à Baradphour » et continua dans la foulée.

« Située au point précis où deux fleuves marient leurs eaux boueuses, la petite ville a conservé de rares vestiges de sa splendeur passée. En haut de la colline, peu après la frontière marquée d'un simple drapeau délavé, se dresse la statue imposante du Grand Rouge, sentinelle protectrice scrutant la route sinueuse cheminant à ses pieds. Toutes les semaines, une prêtresse en grande tenue grimpe en haut, près de la tête pensive. Imaginez une femme affublée d'un zézaïement, d'une lèvre baveuse, les bras chargés de bracelets. Elle porte un diadème et des boucles d'oreille en forme de monstres marins. Elle peut partager, dit-on, les visions sacrées du Grand Rouge qui lui parviennent dans une langue cryptée.

En arrivant à Baradphour, le voyageur tombe inévitablement sur la fameuse maison du Capitaine située en face du cinéma Golden Star non loin des premières habitations. Dans ce quartier envahi par une épaisse végétation et où, de nuit, l'éclairage public déficient laisse dans l'ombre de larges pans du décor, on peut trouver très facilement, sans même l'avoir cherché, des armes de contrebande, des prostituées lituanienes ou des cigarettes explosives. »

Harvey fixait le guide touristique mais avait cessé de le voir. Un tas d'idées s'entrechoquaient dans sa tête et il y en avait une, notamment, qui germait à une vitesse folle.

- Où se situe cette ville ? demanda-t-il en pointant du doigt le nom sur la carte.

- A cinq ou six kilomètres d'ici, murmura Chantal. Je ne peux pas préciser davantage. C'est un endroit assez désert.

Le vent faisait vibrer les toits en tôle et déplaçait des paquets d'herbe séchée comme dans un vieux western.

Chantal se laissa glisser sur un canapé en pétrissant nerveusement un petit mouchoir blanc.

- Tu veux bien te charger de réceptionner et d'examiner les messages qui arrivent ? demanda Harwey.

- Se lever tôt le matin relève désormais de mes obligations professionnelles, souffla Chantal en contemplant sa cigarette.

- Il s'agit de comprendre pourquoi et comment une civilisation aussi développée a pu disparaître de manière subite en laissant si peu de traces ? Je ne suis toujours pas parvenu à trouver une explication satisfaisante.

- La lassitude n'a-t-elle pas gagné le peuple face à un système politique qui le broyait, une élite qui lui imposait la servitude et dont la folie des grandeurs lui réclamait encore et toujours de nouveaux temples, de nouvelles pyramides, de nouveaux sacrifices ?

- Certain archéologues avancent cette hypothèse, mais avec bien peu de preuves, répondit Harwey

- Sinon, il faut admettre que le peuple a suivi sans l'ombre d'une hésitation ses élites dans un suicide collectif, conclut Chantal en écrasant sa cigarette au fond de sa tasse.

C'était toujours elle qui catalysait quelque chose, mais sans en avoir l'air. Harwey l'avait compris lorsque Chantal était apparue dans son service. Elle portait une robe rouge et noire, assez courte qui se fermait par plusieurs boutons sur le devant. En lui, le pouvoir de penser, de sentir, d'observer s'était aussitôt décuplé. »

3. Run, run, run

- Attention !

Le cri de Catherine fait sursauter Jacques, le sortant brusquement du demi-sommeil hypnotique dans lequel la contemplation de la route rectiligne éclairée par la lumière blanche des phares l'avait plongé. Il a alors la vision d'une personne en train de courir au milieu de la route entre les arbres de la forêt. Il ralentit et voit. En approchant, il constate qu'il s'agit d'une jeune femme. Elle s'est arrêtée dans sa course après avoir entendu le bruit du moteur derrière elle puis s'est retournée pour regarder la voiture arriver. Jacques et Catherine peuvent maintenant distinguer les traits de la jeune femme vêtue d'un blouson de cuir et d'un jean déchiré aux genoux. La tenue des Ramones semble définitivement avoir été adoptée par la jeunesse qui n'a probablement jamais entendu leurs chansons, songe Jacques avec un certain amusement. La jeune femme est blonde et son visage exprime un état de panique assez important. Elle lève les bras et les agite pour signifier : « Arrêtez-vous ! J'ai besoin de votre aide. »

Jacques appuie sur la pédale de frein et stoppe à sa hauteur.

Catherine serre fortement son bras droit.

- Tu ne vas pas faire monter cette fille ?

- C'est pourtant bien ce que je m'appête à faire.

- Mais t'es dingue ou quoi ? Des tarés sont en train de s'entretuer pas loin d'ici et tout ce que tu trouves à faire est d'inviter une inconnue à monter dans notre voiture. Il pourrait s'agir d'un guet-apens. Tu y as pensé ?

- Et bien moi je pense que Coplan se serait arrêté sans l'ombre d'une hésitation pour sauver une fille en détresse, fit Jacques en baissant la vitre.

Maintenant, on peut bien distinguer la fille sous la pluie. Dans son visage dégoulinant d'eau et assez joli, son regard affolé se dirige par intervalles réguliers vers l'arrière donnant l'impression qu'elle se sait ou se croit poursuivie.

- Montez, dit Jacques en indiquant d'un signe de la tête le siège arrière.

Elle monte et s'installe dans la voiture, amenant avec elle un nuage de fraîcheur humide qui emplît pendant quelques secondes l'habitacle.

- On est mieux à l'abri, s'exclame-t-elle en guise de remerciement.

Jacques redémarre en accélérant, dans l'hypothèse d'un guet-apens qu'il n'a pas complètement écartée.

La passagère se présente succinctement. Elle déclare s'appeler Julie et souhaite rejoindre la capitale. Ce qu'elle faisait sur cette route en pleine nuit ne donne lieu à aucune explication.

La voiture file dans la nuit. Jacques appuie sur un bouton, de la musique se fait entendre. *Lady Grinning Soul* par David Bowie.

Peut-être est-ce d'avoir pensé aux aventures de Coplan ou bien encore l'image de cette fille courant dans la lumière des phares comme dans un film noir, l'esprit de Jacques file à nouveau vers Baradhour. Il pense à son roman.

La chanson de David Bowie se termine. Sur la playlist, la chanson qui lui succède est *Queen Jane Approximately*.

- Oh non ! Pas encore lui, s'exclame Catherine qui se plaint souvent de l'obsession dylanienne de Jacques.

- S'il te plaît, répond Jacques. Pour une fois, essaie de faire preuve de tolérance. J'ai besoin de concentration.

Il en faut pour écrire un roman tout en conduisant dans la nuit.

« Une odeur suffocante de plastique brûlé flottait au-dessus du parking. Une silhouette voûtée sortit d'une décapotable et longea les arbustes en pot de l'hôtel tandis qu'une épaisse fumée noire continuait de jaillir en nappes des fenêtres du bâtiment vers lequel elle se dirigeait. La montre indiquait minuit dix et Harvey songeait à sa mission. Alors, une sorte de poids sembla peser sur ses épaules. Au loin, on pouvait distinguer les lumières de l'immense usine masquée par le mur d'enceinte hérissé de pièges et de systèmes d'alarme. Puis, il s'engouffra dans le hall. Les pompiers semblaient avoir maîtrisé le plus gros du sinistre. À l'intérieur, il ne restait que des cendres et des débris incandescents qui volaient à travers la pièce. Tout le personnel était sur le pied de guerre. Ils étaient occupés à déblayer le vestibule. Debout derrière une colonne noircie, le Major se tenait immobile, semblable à un alchimiste épiait la fusion des métaux dans son fourneau pour y trouver de l'or. »

- « Semblable à un alchimiste épiant la fusion des métaux dans son fourneau pour y trouver de l'or », déclama Jacques à voix haute en affichant un sourire béat et sans s'adresser à personne en particulier.

- Tout va bien ? demande Catherine en lui lançant un regard inquiet.

- Comme sur des roulettes, répond-t-il en poussant le volume.

C'est Chuck Berry qu'on entend maintenant.

« Harwey retourna le prospectus que lui avait remis la prêtresse et lut : « Le Grand Rouge vous garantit des prédictions précises et honnêtes qui vous permettront d'adapter vos actions futures. Car son but est clair : vous encourager si vous vous engagez sur les chemins de la réussite et vous détourner des voies sans issues. Ce tirage est votre guide. Faites-lui confiance ! » Harwey rangea soigneusement le prospectus dans la poche intérieure de sa veste. A ce stade de sa mission, il était pleinement disposé à prendre en compte les conseils du Grand Rouge. »

Nadine, honey, is that you?

Oh, Nadine, honey, is that you?

Seems like every time I see you, darling, you're up to something new

- Chuck Berry est un des grands poètes américains de vingtième siècle, s'exclame Jacques.

- Si vous continuez sur cette route vous risquez de tomber sur un barrage.

C'était la voix de Julie venue de la banquette arrière.

- Si ce sont les gendarmes, pas de problème, répond Jacques. Je suis un honnête citoyen. Je n'ai rien à me reprocher.

- Vous êtes très mal informé. Les gendarmes de Compiègne ont rallié l'armée privée de Ballarat, le groupe armé appelé FOV. Si jamais ils me voient ils vont m'arrêter et me reconduire dans le camp de prisonniers dont je me suis évadée !

Jacques n'écoute pas la passagère. Trop d'images, de visions, de phrases.

« Il était dix heures et demie lorsque Harwey et Chantal se retrouvèrent au «Ruban bleu», un restaurant en bord de mer crépusculaire.

Chantal : le type de la femme efficace comme on peut en trouver dans les services secrets. Son grade et ses prérogatives lui permettaient de prendre l'affaire en main, par-dessus les autorités locales. Elle le savait et en tirait une certaine agressivité sexuelle immédiatement perceptible.

Harwey fit un signe en direction du serveur qui les guida jusqu'à une table abritée derrière une haie de palmiers nains, heureusement pas assez haute pour les masquer complètement à ma vue.

Ils s'installèrent en silence. Chantal consulta le menu tandis qu'Harwey semblait réfléchir avec intensité. Chantal leva lentement ses yeux bleus et inexpressifs du menu puis posa une question d'une voix froide et distante d'hôtesse fatiguée.

- Qu'a-t-on le devoir de taire et le droit de révéler ?

Elle resta silencieuse une dizaine de secondes, concentrée, puis ajouta :

- Que peut-on imposer, refuser, négocier ? Certains mots ont une autre signification. Le labo m'a donné une partie du code.

Après avoir lâché ces paroles, Chantal se replongea tout aussi brusquement dans la lecture du menu. Les questions en suspens vibrèrent quelques instants dans l'air au-dessus d'eux avant de disparaître dans le cliquetis des couverts.

- On ne soulève pas de telles questions quand on a soif, finit par répondre Harwey tout en s'emparant de la bouteille de Sauternes que le serveur venait d'apporter.

A l'évidence, Chantal était beaucoup plus pour Harwey qu'une perspective plaisante : l'accomplissement d'une obscure prédiction. Elle but une gorgée de vin puis repris :

- D'après une étude scientifique, la contemplation d'œuvres d'art libérerait dans le cerveau de la dopamine, le neurotransmetteur du sexe et de la drogue. Le lieutenant veut avoir tous les dossiers dans son service. Un autre scientifique apporte une nuance : il a constaté que certaines œuvres suscitent une excitation de type sexuel tandis que d'autres plongent le spectateur dans une douce rêverie romantique.

Une vieille technique. Le cerveau humain en régime de vigilance moyenne ne relève pas consciemment les messages «incrustés». Mais mon cerveau était en alerte maximum. Les inputs sensoriels qui convergeaient vers mon amygdale l'informaient des dangers potentiels de mon environnement, ce qui me rendait particulièrement attentif aux signes.

- Cette discussion est passionnante, dit sans rire Chantal en lui tendant le menu.

- Je prendrai comme toi, dit Harwey en reposant la carte.

- Alors ce sera «Beignets d'aubergines parfumés aux épices» en entrée.

- Parfait. Y compris le dossier classé sensible du major Buenos ?

Chantal donna deux coups brefs avec la fourchette sur le verre à vin, ce qui signifiait «non».

Chantal, sur un ton de reproche :

- Si vous aviez la plus petite préoccupation de mon orientation névrotique, vous sauriez que les parfums me rendent toujours mobile.

- Pardon, je l'oubliais. Entrée en contact avec le Dr Billings ?

Le doigt de Chantal lissa le sourcil gauche. Il s'agissait d'un message d'alerte. Cela voulait dire : «Attention, oreille indiscreète de ce côté». En l'occurrence, dans ma direction.

- Je n'avais pas attendu cet aveu pour en être persuadée, repris Chantal non sans me jeter un rapide coup d'oeil.

Harwey ne dit plus rien. De temps à autres, il remuait les lèvres et grimaçait.

Pas besoin d'une grille de code pour traduire : j'étais grillé.

Terrible sensation de dépression et sombre pressentiment.

Harvey se leva soudain sans dire un mot. Il glissa sa sacoche sous son bras. Il n'avait pas pris de notes pendant tout l'entretien. Elle le suivit. Lenteur de ses mouvements, sourire à peine esquissé lorsqu'elle passa devant ma table.

J'entendis Harvey murmurer.

- Ça va faire du foin, cette histoire.

DEUXIEME PARTIE

1. Discussion sous les arbres

Il est minuit moins vingt dans la forêt de Compiègne et au-delà. La nuit est sans lune et sans étoiles. Le vent agite les feuillages humides. Il ne pleut plus mais des gouttes d'eau continuent à tomber des arbres. Approchons-nous discrètement de la clairière où luit une lumière orangée et tremblotante. On peut distinguer trois silhouettes assises près d'un feu.

Julie explique qu'elle vient de quitter son poste d'enseignante pour se consacrer entièrement à l'action militante écologique au sein des « Insurgés de la planète », un groupuscule qualifié d'ennemi intérieur par le gouvernement.

Elle porte quelques tatouages sur les bras, des piercings au coin gauche de la bouche et dans un sourcil (rien dans le nez). Ses yeux sont verts, ses cheveux roux ; ils sont tressés en longues nattes qui pendent de chaque côté de son visage. L'ensemble évoque vaguement une guerrière appartenant à une tribu en lutte contre les visages pâles qui veulent détruire une colline sacrée.

– Et vous, vous faites quoi ? demande Julie en regardant plus spécifiquement Jacques, même si la question s'adresse aux deux.

– Je suis écrivain, répond Jacques.

– Wow ! Et vous écrivez quoi ?

– En ce moment, je travaille sur un roman d'espionnage.

– Curieuse idée, remarque Julie. Vous ne trouvez pas que c'est un peu passé de mode ?

– Au contraire. Je pense que le genre, qui a connu son apogée à l'époque de la guerre froide a été laissé de côté à tort. Le moment est venu pour remettre en scène un héros de l'ombre se battant contre les forces du mal.

– Vous voulez parler des capitalistes qui cherchent à maximiser leurs profits en se moquant des destructions engendrées par leurs activités mortifères ?

– Et bien... Dans mes romans, comme dans la vie, le mal n'est pas aisément identifiable. Il s'apparente à une force obscure qui circule un peu partout et n'est pas clairement circonscrite.

Catherine, qui suit les échanges en ouvrant de grands yeux comme si on lui faisait une révélation incroyable, intervient en s'adressant à Julie.

– Il vous fait marcher. Jacques n'est pas du tout écrivain. Il fait du consulting juridique dans un cabinet d'avocats. Et il gagne bien trop d'argent pour avoir des idées révolutionnaires.

– J'ai envoyé un mail de démission hier soir à 22h30, dit Jacques sans lever les yeux des flammes qui s'élèvent en ondoyant.

– Je ne te crois pas, dit Catherine.

– Tiens, regarde, dit Jacques en tendant son smartphone.

Catherine s'empare de l'appareil et lit à voix haute : « Mesdames, Messieurs, j'ai passé de très bon moments en travaillant pour J&F Consulting. Et surtout, j'ai pu mettre de côté suffisamment d'argent pour pouvoir cesser de travailler dans votre cabinet et me consacrer à plein temps à mon activité favorite : l'écriture. »

Catherine est blême, se mordille la lèvre inférieure et continue à regarder l'écran du téléphone fixement. Puis elle se met à appuyer de manière frénétique sur les touches. Elle va dans les documents et ouvre le fichier intitulé « Retour à Baradphour ». Elle lit à voix haute.

« Même endroit, Le « Ruban Bleu », cette fois, je n'étais pas un client mais une sorte de « chef de service » censé surveiller le travail des serveuses. Veste blanche, nœud papillon rouge, rasage impeccable, cheveux soigneusement gominés. Je me tenais à l'entrée de la grande salle entre une colonne dorique et une plante équatoriale en fleur. De là, j'avais une vue imprenable sur la table occupée par les deux agents.

Je pouvais sans difficulté imaginer les sentiments contradictoires qui, à ce moment précis, traversaient l'esprit de Chantal. Je l'observais tout en jetant des coups d'œil au service pour montrer que j'effectuais mon travail. Chantal avait bu plusieurs verres de vin. Son ventre semblait attiré, tel un aimant. Mais cet élan était rongé par l'action d'une pensée réflexive qui l'avait devancé sur son propre terrain, trouant la plénitude du vide d'une sorte d'absence irrécupérable. Un couple s'approcha. Ils étaient tout près. La main de l'homme, légèrement hésitante, vint se poser sur la cuisse de Chantal. Les deux jeunes femmes échangèrent un regard appuyé.

Désormais plus confiante, la main de l'homme caressa la cuisse potelée de Chantal. Puis, les deux couples quittèrent le restaurant ensemble et montèrent dans une voiture avec chauffeur qui attendait sur le parking. Je sautai dans ma voiture et parvins à les prendre en filature dans les rues et les innombrables venelles de Baradphour. Les messages téléphoniques interceptés confirmaient qu'ils se rendaient à une réunion nocturne du Cercle. Ils étaient tous membres de la société secrète qui mêlait espionnage, opérations financières, rituels ésotériques et partouzes échangistes.

Je me fis repérer au moment où nous quittions la ville. »

Catherine : Jacques, comment as-tu pu faire une chose pareille ? Tu as quitté ton travail sans me consulter, sans me prévenir, sans rien me dire ! Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Jacques : Catherine, calme-toi, s'il te plaît. Je sais que c'est un choc pour toi, mais c'est une décision que j'ai mûrement réfléchi. Je ne supportais plus de travailler dans ce cabinet d'avocats, de subir la pression et le stress quotidiens. J'avais besoin de changer de vie, de réaliser mon rêve d'être écrivain.

Catherine : Est-ce que tu crois que c'est facile d'écrire un livre, de trouver un éditeur, de vivre de sa plume ? Tu es complètement irresponsable, mon pauvre Jacques ! Tu as mis en péril notre avenir, notre sécurité financière, notre couple !

Julie : Excusez-moi de vous interrompre, mais je pense que vous devriez arrêter de vous disputer. Vous savez, le feu que vous avez allumé ici est très dangereux. Vous risquez de provoquer un incendie qui pourrait détruire cette forêt magnifique.

Catherine : Ah, je vois. Et vous êtes d'accord avec lui, je suppose ? Vous pensez qu'il a eu raison de tout plaquer pour suivre sa fantaisie ?

Julie : Eh bien, je ne vais pas juger sa décision, c'est sa vie après tout. Mais je peux comprendre son envie de changer de cap, de se libérer du système, de se rapprocher de la nature. Moi aussi, j'ai fait ce choix il y a quelques années. Je ne regrette rien.

Jacques : Merci, Julie. Tu es la seule à me comprendre. Catherine, tu devrais écouter ce qu'elle dit.

Catherine : Oh, Jacques... Tu es si naïf, si idéaliste... Tu ne vois pas la réalité en face. Nous avons besoin d'argent pour vivre, pour payer nos factures, pour assurer notre retraite. Nous avons besoin de stabilité, de sécurité, de confort. Nous avons besoin l'un de l'autre.

Jacques : Mais nous n'avons pas besoin d'être malheureux, Catherine. Nous n'avons pas besoin de nous enfermer dans une routine qui nous étouffe, qui nous éloigne l'un de l'autre. Nous n'avons pas besoin de renoncer à nos rêves, à nos passions, à notre liberté.

Julie : Ecoutez... Je ne veux pas m'immiscer dans votre couple, mais je pense que vous devriez essayer de vous comprendre mutuellement. Vous avez peut-être des visions différentes de la vie, mais vous avez aussi des points communs. Vous vous aimez, non ?

Catherine : Oui... Oui, je l'aime.

Jacques : Moi aussi... Moi aussi, je l'aime.

Julie : Alors voilà. Il suffit de partir de là. De vous parler avec sincérité et respect. De trouver un compromis qui vous convienne à tous les deux. De vous soutenir dans vos projets respectifs. De vous accompagner dans vos envies d'évolution.

Catherine : C'est facile à dire...

Jacques : Mais pas impossible à faire.

Julie : Exactement.

Catherine : Bon... D'accord... Je veux bien essayer.

Jacques : Moi aussi.

Julie : Super. Je suis contente pour vous. Maintenant, si vous voulez bien, je vais vous demander de faire une chose pour moi.

Catherine : Quoi donc ?

Julie : D'éteindre ce feu. Il n'est pas nécessaire, il fait assez chaud comme ça. Et il est très nocif pour l'environnement.

Catherine : Oh... Euh... Oui, bien sûr.

Jacques : Pas de problème.

Au moment où Jacques se lève, une rafale de fusil-mitrailleur rompt brutalement le silence de la nuit.

2. Prisonnière du FOV

Jacques, qui était penché au-dessus du feu au moment où les premières détonations ont retenti, se jette sur le sol et se brûle au poignet au contact des braises. Catherine plaque ses mains sur ses oreilles comme si le principal danger était le bruit. Quant à Julie, elle se lève d'un bond lorsqu'elle voit surgir les soldats entre les arbres et s'enfuit en courant. Trois hommes vêtus de tenues de camouflage et portant de lourds fusils mitrailleurs approchent du couple. Jacques, qui s'est relevé, un peu gêné d'avoir eu ce réflexe de peur, frotte la manche de sa veste pour éteindre un départ d'embrasement. Les militaires sont armés. Tous portent sur leur uniforme l'écusson du FOV. Celui qui marche en tête est coiffé d'une casquette semblable à celle qui orne le crane des préfets ; on peut en déduire qu'il a un grade de commandement. Il s'approche d'eux et prend la parole pour déclarer, d'un ton qui se veut rassurant, qu'ils n'ont rien à craindre. Il a pu constater qu'il n'avait pas affaire à des éco-terroristes. Sa mission est de capturer la militante qui s'était enfuie d'un camp de prisonniers. Les deux militaires qui s'étaient éloignés réapparaissent à bord d'engins tout terrain particulièrement bruyants. Ils s'engagent à grande vitesse dans la direction prise par la jeune femme. Jacques est blême. Catherine explique à l'officier à casquette qu'ils ne connaissent pas du tout la fuyarde, qu'ils l'ont prise en auto-stop. L'officier répond avec un sourire entendu qu'il a tout vu. Il leur apprend que la fugitive était suivie par un drone qui a filmé toute la scène.

Jacques se tourne vers Catherine. Il s'apprête à lui parler mais est interrompu par le bruit des moteurs qui résonnent à nouveau dans la forêt. Les deux quads réapparaissent au bout de l'allée qui s'enfonce entre les arbres. A l'arrière de l'un des deux véhicules, on peut voir Julie ligotée et bâillonnée. Elle doit être évanouie car ses yeux sont fermés et son corps totalement immobile.

L'officier fait un signe aux deux soldats qui conduisent les engins pour leur indiquer la direction à suivre.

– Peut-on savoir pourquoi vous pourchassez cette jeune femme ? demande Jacques d'un ton irrité.

– Elle appartient à un groupe terroriste qui veut empêcher par tous les moyens la construction d'une autoroute. Elle et ses amis se sont installés dans les arbres, ils lancent des projectiles sur les ouvriers qui travaillent sur le chantier, incendient les engins pendant la nuit.

L'officier les salue d'un bref geste de garde à vous et s'éloigne à grands pas en faisant claquer les talons de ses bottes sur le sol puis disparaît dans la direction prise par les deux squads.

Jacques et Catherine se rassoient autour du feu qui s'éteint lentement.

Après un temps de flottement, Catherine prend la parole.

– Nous n'avons plus rien à faire ici et nous devons rentrer rapidement pour récupérer les enfants. Allons-y !

– Il n’y a pas d’urgence. Les enfants sont en sécurité chez tes parents. Nous ne pouvons quand même pas faire comme s’il ne s’était rien passé du tout.

– Quoi ?

– Je refuse d’abandonner Julie aux mains de cette bande de soudards sans même tenter de l’aider.

– Ah mais oui ! J’oubliais. L’ancien avocat d’affaires s’est transformé en écrivain aventurier. Arrête de faire l’idiot s’il te plaît et redevient adulte. Tu ne vas pas te mêler de leur petite guéguerre autour de cette histoire d’autoroute ?

– Je ne peux pas filer comme ça, comme un petit bourgeois pleutre et égoïste qui ne pense qu’à assurer sa petite survie sans se soucier de ce qui se passe autour de lui. Je me sentirais minable. Tiens, dit Jacques en sortant de sa poche la clé de la voiture et en la tendant devant lui. Prends ça, rentre à Paris récupérer les gosses et embrasse les pour moi.

– Très bien, répond Catherine d’une voix sèche en s’emparant des clés.

Elle tourne les talons et se dirige à grand pas vers la voiture garée à l’entrée de l’allée en direction de la route.

– Salue aussi tes parents, crie Jacques.

Catherine ne répond pas. Jacques la regarde ouvrir la portière et monter à bord sans chercher à la rattraper. Elle semble attendre quelques secondes puis elle démarre brutalement en faisant gicler les flaques sur le bord de la route.

3. Enfin seul (ou presque)

Jacques reste un moment immobile après la disparition des phares de la voiture. Lorsqu’il reprend ses esprits et regarde autour de lui, il constate que le jour est en train de se lever. On entend des oiseaux invisibles, une légère brise agite les branches des arbres.

Jacques se met en marche le long des allées jonchées de feuilles. De temps en temps, il prend son élan pour enjamber une flaque d’eau. Sport matinal, pense-t-il. Il aurait bien fait un petit footing mais il craint de s’essouffler et de le regretter. Après tout, rien ne presse.

Il sort de sa poche le carnet sur lequel il note des passages de son roman et choisit un grand chêne au pied duquel il s’installe. Il tourne les pages à la recherche du passage qu’il veut relire, le trouve.

« Harwey ouvrit machinalement un site d’information sur son portable. Sans réelle surprise, il découvrit qu’on parlait de sa société d’espionnage.

« A ce sujet, comme sur bien d’autres, pour le moment, la publication des 200 premiers mails internes de Stratfor n’a rien révélé de fracassant. »

- Attendez d’avoir ouvert les miens, marmonna Harwey. Vous ne serez pas déçus. Vous n’avez encore rien vu, vous en êtes encore à la surface. Il faut creuser pour traverser le visible et

pénétrer plus avant dans la dure réalité. Mais pour pouvoir accéder à ce niveau de compréhension, il vous manque une chose indispensable, et que je possède : le CODE.

Harvey baissa la tête vers le volumineux dossier posé sur la table. Il le referma d'un geste brusque. Sur une étiquette où on pouvait lire son nom, ainsi que son numéro, 3B722X, une main avait écrit en rouge : « AGENT EN COURS DE DESACTIVATION ».

Harvey accéléra le pas pour rejoindre sa voiture sur le parking de l'hôtel. Autour de lui, c'était le noir absolu, le silence. D'un coup, la bagarre se déchaîna, au terme d'une journée épuisante. De mon poste d'observation, je vis Harvey foncer vers l'un de ses deux agresseurs. Les yeux troubles, acculé contre un mur dans la lumière bleue et rose des néons, il décrocha un uppercut à s'en faire péter les phalanges. J'étais tellement impressionné que j'éprouvais quelque peine à réfléchir calmement. Déséquilibré par la violence du coup, l'assaillant chancela quelques instants comme un danseur ivre. C'était un homme de petite taille, assez trapu. Harvey lui décrocha un coup de pied qui le plia en deux et lui arracha un courts cri étranglé ; un coup de genou en pleine face le mit définitivement hors d'état de nuire. En tombant, sa tête fit un bruit de vaisselle brisée. L'autre assaillant s'était enfui. Ici, on pouvait engager des tueurs pour une somme dérisoire. Le travail était fait de manière artisanale, à mains nues ou à l'arme blanche faute de moyens pour acheter des armes. Il ne fallait pas leur demander en plus d'être imaginatifs ou courageux.

Harvey s'élança à sa poursuite mais l'homme avait disparu dans le labyrinthe des ruelles, au-delà de la lumière jaune des lampadaires du parking. Harvey fit demi-tour, passa devant ma voiture sans me voir, ferma la portière de la sienne puis repartit d'un pas plus mesuré en direction de l'hôtel, sans un regard pour le corps immobile allongé sur le sol ni pour la marre qui s'agrandissait près de sa tête en dessinant, sur le noir luisant du bitume, un grand smiley rouge sang.

Au même moment, dans sa chambre de l'hôtel, Chantal entendit un bruit dans son dos. Elle interrompit sa conversation téléphonique, se retourna brusquement et lança un regard indécis vers l'homme qui venait de surgir de la douche et qui avait posé une main sur sa bouche tandis que, dans l'autre, il tenait un couteau à une relativement courte distance de son cou.

– Répondez, fit l'homme en désignant du menton le téléphone.

– Allô, dit-elle d'une voix à peine essoufflée.

– C'est vous, Chantal ? Tout va bien ? J'ai cru entendre un cri rapidement étouffé.

– Ah ? Non, non. Tout va bien.

– Vous ne connaissez pas la dernière. Kirchbaum a repris contact avec moi ! Inutile de dire qu'il n'est pas content... L'échec de Dalen doit être réparé au plus vite. Maintenant, c'est à vous de jouer ! »

4. Comportement suspect

Jacques lève la tête. Un bruit vient d'attirer son attention. Un bourdonnement semblable à celui d'une abeille mais avec quelque chose de métallique qui l'intrigue. Il ne met pas longtemps à

identifier un drone en stationnement immobile au-dessus de lui à une distance du sol d'environ trois mètres.

– Il y a moyen de zoomer ?

– Bien sûr, commandant.

Sur l'écran de contrôle, la silhouette de l'homme assis au pied d'un arbre occupe maintenant toute l'image.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– En tous cas une chose est certaine : il ne s'agit pas d'une arme.

– Non. Et ce n'est pas non plus un smartphone. Incroyable ! On dirait un carnet. Et il écrit dedans !

– Il n'a pas du tout la tête ni la tenue d'un éco terroriste.

– Mais que fait-il ici ?

– Son comportement est quand même bizarre.

– Moi je crois savoir, chef.

Toutes les têtes se tournent vers le gendarme qui vient de parler. Il s'agit de Martin Dupuis, celui que les collègues appellent « l'intello » parce qu'il lit des bouquins dès qu'il a un moment de libre.

– Alors ? Gendarme Dupuis ? demande le commandant d'une voix légèrement irritée. De quoi s'agit-il selon vous ?

– C'est... un écrivain !

Le commandant reste silencieux. Seule une ride verticale entre les sourcils indique une profonde réflexion. Mais à quoi pense-t-il exactement ?

« Le commandant pense peut-être à plusieurs choses. Il se demande si l'individu suspect est vraiment un écrivain ou s'il cache quelque chose de plus sinistre. »

Il se demande aussi ce que contient le carnet et s'il a un rapport avec l'enquête en cours.

Il se demande enfin comment approcher l'individu sans l'effrayer ou le provoquer. Il décide de demander à un de ses hommes de se rendre sur place en civil et de se faire passer pour un randonneur. Il espère ainsi pouvoir engager la conversation avec l'individu et obtenir des informations utiles.

Le commandant de gendarmerie est suspicieux par essence. Si on lui dit que quelqu'un exerce l'activité d'écrivain, il fronce les sourcils. Cette affirmation éveille chez lui un doute. Il est vrai que le concept d'écrivain invite à s'interroger. S'agit-il d'un métier ou bien d'une couverture

habile pour exercer des activités illégales ? Ou encore d'un alibi pour ne rien faire d'utile au service de la collectivité ? Les gendarmes, les charcutiers ou les banquiers ont un métier bien précis avec des tâches bien identifiées. Mais l'écrivain, qu'est-il d'autre qu'une sorte de passager clandestin profitant en parasite des structures de la société ?

Pendant ce temps, indifférent au petit appareil stationnant au-dessus de lui, Jacques continue à écrire dans son carnet.

« A diverses reprises, une drôle de colère me monta à la tête : Chantal avait-elle aimé ce Hollandais mélancolique et sans prestance ? Toutes ces émotions successives m'avaient vidé. Finalement, j'étais comme ce Hollandais. Comme lui, je m'obstinais à ne pas trop m'éloigner d'une réponse satisfaisante. Et l'un comme l'autre, nous étions déprimés. Une fatigue accablante alourdissait mes paupières. Je ne pouvais m'ôter de l'esprit le souvenir de ma première rencontre avec lui, sur le parking de l'hôtel, par au moins trente degrés à l'ombre, dans son costume de pingouin. Appuyé à sa voiture, il tirait sur un cigare tout en exhibant sa montre « achetée place Vendôme ». J'ai supporté son speech sans le frapper. « In fine, avait-il lâché avec une nuance de sarcasme, quand vous êtes allés au Blue Ribbon pour contacter le docteur Billings, vous avez dû lui dire que vous arriviez les mains vides. Le travail qui vous était demandé comportait deux parties nettement distinctes : d'une part, obtenir des renseignements sur les réunions nocturnes du Cercle et fournir une liste complète des participants ; d'autre part, identifier les auteurs de l'attentat du Grand Rouge et remonter la piste des commanditaires. Les deux allaient de pair, vous le saviez. Et sur ces deux points, vous avez foiré. » J'entendais l'écho de son rire dans le bruit des vagues, de plus en plus fort dans mes oreilles à mesure que j'approchais du rivage. C'était un peu comme entendre l'océan se tordre de rire à vos dépens. »

Une voix se mêle à celles qui retentissent dans le monde parallèle où évolue Jacques. Elle répète en élevant la voix, comme quelqu'un qui a le sentiment de ne pas être entendu.

– Excusez-moi monsieur.

Jacques lève la tête de son carnet.

– Est-ce que vous savez dans quelle direction se trouve le château ?

Jacques découvre en contre-plongée une jeune femme brune en tenue de randonnée avec des chaussures de marche, un sac à dos et (sur une idée du commandant) un petit short moulant qui met en valeur des cuisses musclées.

– Le château ? Je ne savais même pas qu'il y en avait un dans le coin.

Plutôt que de demander à l'un de ses hommes d'aller à la rencontre du suspect, le commandant avait préféré demander à la nouvelle recrue, une charmante gendarmette, de se rendre en mission sur place déguisée en randonneuse.

Leurs regards se croisent. Et là il se passe une chose qu'on pense ne trouver que dans les romans du dix-neuvième siècle ou, dans une version dégradée, du côté de la production grand public de films et de séries « feel good ». On peut appeler cela comme on veut : coup de foudre, cristallisation ou crush, mais on retrouve toujours les bons vieux symptômes (production excessive et soudaine de dopamines, d'ocytocine et d'endorphines). La gendarmette, qui s'appelle Lucie, tombe sous le charme de l'écrivain rebelle qui focalise l'attention et l'hostilité latente des forces de l'ordre.

Nous allons lentement nous retirer en zoom arrière. On peut encore voir et entendre Lucie expliquer les raisons de sa présence et ajouter que cela faisait déjà un moment qu'elle voulait plaquer l'uniforme et chercher une autre vie qui lui conviendrait mieux (pourquoi pas compagne d'écrivain ?). A un moment, elle lève les yeux et pointe du doigt le drone qui les survole et les surveille. Jacques se lève, ramasse des pierres et les lance en direction de l'engin. Il finit par atteindre le drone qui tombe en piqué. Tous les deux shootent dedans à grands coups de pied comme s'il s'agissait d'un ballon ce qui a pour effet de le réduire rapidement en miettes. C'est la fin. L'image devient floue puis disparaît définitivement.

Ce livre est publié par les éditions du GFIV.

Toutes les publications du GFIV sont disponibles gratuitement en téléchargement sur le site de l'éditeur.

